

Ça s'est passé — Ça s'est passé...¹

1967-2003, plus de trente-cinq ans depuis la mise en place par Lacan du dispositif de la passe.

9 octobre 1967, cette date fait événement en ce qui concerne l'élaboration théorique de la psychanalyse, mais aussi bien fait événement dans l'histoire du mouvement analytique.

Il serait logique de faire de cet événement la pierre d'angle de ce qui nous réunit aujourd'hui. Pourtant c'est à un autre événement et à une autre date que je référerai le lien qui est le nôtre : 21 juin 1964, création de l'École française de psychanalyse, qui deviendra en septembre de la même année l'École freudienne de Paris.

Cette date, le 21 juin 1964, marque l'avènement d'un signifiant nouveau dans l'histoire du mouvement analytique — celui d'école.

En octobre 1902, Freud met en place ce qui est le premier cercle de l'histoire du mouvement analytique, sous l'intitulé « Société psychologique du mercredi ». Cette société s'avérera être préhistoire de la première institution de type associatif, l'Association psychanalytique de Vienne, créée en 1907 — jusqu'en 1920, les dénominations des différents groupes oscilleront, s'inscriront entre et sous les termes de société ou d'association, ces deux termes ayant la même étymologie : le *socius* latin.

1920 est la date de la création de l'Institut psychanalytique de Berlin par Abraham, Eitingon et Simmel, dans le cadre de la polyclinique du même nom.

C'est cet institut qui mit en place les trois prescriptions systématiques pour un cursus analytique — analyse didactique, enseignement théorique et analyse du contrôle —, trois prescriptions qui furent reprises quasi à l'identique jusqu'à Lacan, qui les dépoussiérera sérieusement.

Dans le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, en ouvrant la deuxième partie « Transfert et pulsion », Lacan s'explique :

[...] on a pu reprocher à mon séminaire de jouer, par rapport à mon audience, une fonction considérée par l'orthodoxie de l'association psychanalytique comme périlleuse, d'intervenir dans le transfert. Or, loin que je la récuse, cette

¹ Mise en forme d'une intervention orale faite dans le cadre du Collège de la passe.

incidence me paraît, en effet, radicale, pour être constitutive de ce renouvellement de l'alliance avec la découverte de Freud².

Dans le même séminaire, il aura dit :

Le statut de l'inconscient que je vous indique si fragile sur le plan ontique est éthique. Freud, dans sa soif de vérité dit — *Quoi qu'il en soit, il faut y aller [...]*³.

et enfin dans le texte « La raison d'un échec » :

C'est le pas du pari qui constitue ce que la psychanalyse, à mesure même de son sérieux, joue contre le sujet, puisque ce pari elle doit le rendre à la folie. Mais l'enjeu obtenu à la fin offre ce refuge dont tout homme se fait rempart contre un acte encore sans mesure : le refuge du pouvoir⁴.

Laissons résonner ce dernier énoncé avec l'exclamation d'Eitingon qui dans l'Institut psychanalytique de Berlin aura entre autres fonctions celle de superviser la formation des analyses : « C'est moi qui ai le contrôle en main... »

De fait, son pouvoir au sein du mouvement psychanalytique ne cesse de se développer et il pourra apparaître comme celui qui aura œuvré à la bureaucratisation du mouvement freudien, avec l'assentiment très silencieux de Freud — que l'on se reporte aux correspondances de Freud et Abraham à partir de ces années 1920 —, assentiment et/ou silence très énigmatiques.

L'arrivée au pouvoir du nazisme, et le décret du Reich interdisant à tout étranger d'occuper une fonction dans une société médicale amenèrent Eitingon à démissionner en 1933 et à partir pour la Palestine.

On sait ce que fut le sinistre devenir de l'Institut psychanalytique de Berlin qui, passant sous la coupe de Mathias Göring — cousin du si tristement célèbre Hermann Göring —, participa à la tentative d'aryanisation de la psychanalyse et devint l'Institut Göring.

Si, depuis, aucune nouvelle communauté n'a pu envisager de se dire « Institut », ce n'est probablement pas sans rapport avec ce que cela évoquerait de ce temps obscur dans l'histoire du mouvement psychanalytique, mais aussi bien cela tient-il à la subversion des pratiques enseignantes de la communauté analytique par la pensée lacanienne.

La subversion consistera à soutenir qu'un enseignement digne de ce nom ne pourra s'arrêter que de son propre mouvement.

Ce sera un enseignement non de transparence mais d'obstacle — un enseignement de et par la méprise.

² J. Lacan, séminaire Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 117.

³ *Id.*, *ibid.*, p. 34.

⁴ *Id.*, « La psychanalyse. Raison d'un échec », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 49 ; réédité dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, pp. 347-348.

Se faisant lecteur de Freud, Lacan aura actualisé la découverte freudienne dans un temps où cette découverte était dans le mouvement de devenir passé révolu.

Actualiser la découverte freudienne, c'est-à-dire que c'est de l'expérience même que chacun aura à réinventer — réinventer la psychanalyse — que l'expérience analytique elle-même soit ce qui, pour le sujet, surgit en contrepoint de la connaissance paranoïaque à un moment de son trajet.

La création d'une école, l'EFP, et la formalisation de la procédure de la passe sont mises en place de dispositif ne s'opposant pas pour l'une et permettant pour l'autre cette subversion.

La communauté analytique fondée par Freud sera donc société puis association.

Celle fondée par Lacan sera école.

Pour autant, y a-t-il lieu de les opposer ?

Lacan aura tenté un nouage de l'associatif et de l'école ainsi que cela peut se lire dans l'« Acte de fondation », point 6 de la « Note adjointe », intitulé « Du statut de l'École » :

Si son statut juridique est d'ores et déjà celui de l'association déclarée sous la loi 1901, nous croyons *devoir d'abord* faire passer *dans son mouvement le statut interne* qui sera, dans un délai fixé, proposé au consentement de tous⁵.

Ce nouage est déjà en lui-même — en tant que tel — expérience inaugurale.

Il inaugure la formalisation d'un collectif qui n'objecte pas *de facto* au réel de l'expérience — écrivant ainsi que pas tout associatif ne saurait convenir.

Revenons à l'étymologie de *socius*, celui qui accompagne, et j'ajouterai, ce qui ne lui laisse pas le loisir d'être celui qui suit, mais aussi association d'ouvriers œuvrant à la même tâche afin de s'offrir des secours mutuels et alors cela peut facilement devenir une SAMCDA, Société d'assistance mutuelle contre le discours analytique : « Cette vie de groupe est ce qui préserve l'institution dite internationale, et ce que j'essaie de proscrire de mon École [...] comment l'objet *a* en tant qu'il est d'aversion au regard du semblant où l'analyse le situe, comment se supporterait-il d'autre confort que le groupe⁶ ? »

C'est à cette problématique posée par Lacan en 1972 dans « L'étourdit » qu'ont tenté de répondre et l'Acte de fondation et la Proposition de 1967.

Le pari d'école est réponse à cette problématique posée par Lacan dans « L'étourdit ».

⁵ *Id.*, « Acte de fondation », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 236, souligné par nous.

⁶ *Id.*, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973 ; réédité dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 475.

La Proposition de 1967 est dispositif permettant de soutenir ce pari. Elle donne, elle offre à cette réponse le dispositif qui peut l'assurer, en tant qu'il est le lieu d'épreuve du principe que l'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres.

Acte de fondation et Proposition de 1967 sont noués dans un « pas sans l'autre ».

L'un et l'autre sont réponses au sévère état des lieux de la situation de la psychanalyse en 1956.

Le nouage premier entre associatif et école se redouble de la refonte de l'école par la Proposition.

Depuis 1990, l'acte de dissolution gardait pour moi une énigme, non pas que je n'y aurais pas adhéré, mais dans ce qu'il éclairait une autre dimension de l'Acte de fondation.

Pourquoi 1990 ? Probablement parce qu'il aura fallu que j'y démissionne d'une association appelée École de la Cause freudienne.

L'institution d'une passe à l'entrée aura été pour moi instant de voir — dans un premier tour —, le moment de conclure aura été ma démission.

À ce moment-là seulement s'est levé le voile de ce qui se disait dans la dissolution de l'AFP.

Un premier travail en 1990 m'aura permis d'interroger ce nouage particulier de l'associatif et de l'école. J'en reprends ici quelques passages.

Lacan parle de problème : « Il y a un problème de l'École — ce n'est pas une énigme aussi je m'y oriente, point trop tôt. » Le problème — du grec *problèma* —, c'est avant tout une saillie, un cap, par extension, ce que l'on a devant soi.

La suite de l'énoncé de Lacan m'autorise à mettre l'accent sur ce sens premier du signifiant « problème ».

Problème de... La préposition « de » employée par Lacan entraîne logiquement la solution : dissolution de... l'association qui, à cette école, donne statut juridique.

L'École, Lacan dit qu'il l'a loupée — soit qu'il est passé à côté — et de cet échec même, il nous dit en tirer un enseignement précieux — bien plus, c'est de cet échec et parce qu'il entend le mettre à profit qu'il origine son : « Je persévère ».

Un travail de dissolution nécessite de prendre en compte le clivage que Lacan opère sous nos yeux dans la lettre de dissolution.

J'insiste — car lorsque nous évoquons la dissolution — nous énonçons rapidement : le 5 janvier 1980 Lacan a dissous l'École. Or jamais Lacan n'a parlé de dissolution de l'École — son acte de dissolution visait l'association.

Il dira « Je n'ai plus d'École » le 15 janvier, prendra acte que l'École est dissoute le 11 mars 1980.

De fait, cet acte de dissolution s'avère dissociation du nouage associatif-école, et c'est ce que la lettre de dissolution opère.

La deuxième période de cette lettre appelle à de nombreuses questions.

Elle s'ouvre cette deuxième période avec le « Je persévère » et immédiatement après appelle « à s'associer derechef », à s'associer de nouveau.

Si cela souligne que ce à quoi s'adressait la dissolution c'est l'association, cela a le désavantage de présenter l'associatif comme non questionnable et pourtant :

Tout associatif peut-il convenir ?

Peut-on émouvoir l'associatif ?

« Appelle à s'associer derechef » peut se lire : ce à quoi s'adressait la dissolution c'était l'association devenue entité, afin que puisse se restaurer la chose même.

La visée étant que l'adhésion redevienne ou devienne inscription du sujet en son désir et non soumission à la demande de l'Autre. Mais était-ce possible dans une structure de groupe avec un fondateur, structure où la personne même du fondateur venait faire écran à l'essence de son enseignement (cf. Caracas) ?

Il y a un trou dans le savoir — il n'y a pas de métalangage. Il y aurait fallu pouvoir articuler la question du sens de la psychanalyse à partir de sa propre contradiction, envisager cette contradiction non comme contingente mais comme condition de possibilité même de la question de la psychanalyse : de la psychanalyse comme question.

Ce qui s'introduit ainsi dans le champ théorique, c'est la nécessité d'un nouveau type d'articulation de sa propre question — l'urgence subjective est celle de la recherche, désormais irréversible, d'un nouveau statut du discours.

C'est en ce point que réside la radicale subversion de l'enseignement lacanien.

Ce « ça » qui parle livre un langage qui sait, mais sans qu'aucun sujet puisse assumer un tel savoir.

La mise en garde de Lacan n'a pu éviter que cela soit traduit par le mythe du non-savoir.

Non seulement il ne suffit pas de ne pas savoir, voire même d'énoncer qu'il y a un trou dans le savoir. De ne pas savoir ne nous est pas donné, c'est d'un savoir indestructible dont il s'agit.

Mais « d'un savoir qui ne supporte pas qu'on sait⁷ » et qui par conséquent du sens, qui, lui, sait, n'est pas porté.

Sur ce savoir inconscient le sujet ne peut donc avoir de prise que par l'intermédiaire de la méprise. Mais alors « Le savoir, qui ne se livre qu'à la méprise du sujet, quel peut bien être le sujet à le savoir avant⁸ ? » questionne Lacan.

⁷ 19 février 1974.

⁸ J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », *Autres écrits*, op. cit., p. 336.

Le sujet supposé savoir, mythe fondamental de la culture occidentale — du discours philosophique, de l'Université —, ce ne peut être que Dieu lui-même. « [...] le Dieu des philosophes, le voici débusqué de sa latence dans toute théorie. *Theoria*, serait-ce la place au monde de la théo-logie.⁹ »

Subvertissant le sujet, la psychanalyse radicalise une théorie de la non-transparence — une théorie en somme de ce que Proust appelle « cette perpétuelle erreur qu'on appelle, précisément, la vie ».

C'est dans cette position théorique intenable que réside l'originalité du discours de Lacan.

Lacan connaît le risque de cette position intenable et conclut le texte « La méprise du sujet supposé savoir » ainsi :

Retenez au moins ce dont vous témoigne ce texte que j'ai jeté à votre adresse : c'est que mon entreprise ne dépasse pas l'acte où elle est prise, et que donc elle n'a de chance que de sa méprise¹⁰.

La transmission de la découverte freudienne et la subversion de son enseignement qui nécessitent un groupe constitué autour d'un manque, à savoir autour d'un trou, étaient-elles réellement possibles pour Freud et pour Lacan ? Ou plus précisément, leur position de découvreur et de fondateur ne venait-elle pas faire obstacle à la constitution d'un collectif qui n'objecte pas à ce savoir, soit d'un collectif fondé autour d'un trou ?

Cette difficulté rencontrée par Lacan évoque celle rencontrée par Freud.

Le 13 mars 1938, au moment de la décision du transfert du siège de la Société psychanalytique de Vienne, Freud commenta cette décision en se référant au rabbi Jochanan Ben Sakkai qui demanda aux Romains la permission d'ouvrir une école à Jabré pour l'écoute de la Thora, en disant : « Nous allons faire la même chose, l'Écriture Sainte et le travail spirituel maintiennent ensemble le peuple dispersé. »

Que fit le rabbi Jochanan Ben Sakkai, après avoir échappé à la suspicion des Zélotes ? Il reprit la direction du Sanhédrin qu'il déplaça à Jabré. On renonça à toute activité politique. L'absorption (« le manger le livre » lacanien) avec les prescriptions transmises devint le but le plus élevé de l'aspiration spirituelle. On se rappellera que c'est ce même Sanhédrin qui livra le Messie aux pouvoirs publics romains.

Quel enseignement à tirer de cela ?

Quelle particularité nécessaire pour un collectif qui n'objecte pas au réel de l'expérience ? Nous pouvons déjà poser qu'il est nécessaire :

– qu'il ne se fonde pas sur les effets de transfert dans l'institution, ce qui permettra qu'il ne puisse faire foule ;

– que le démenti du nécessaire nouage associatif-école n'amène pas à une idéalisation d'école qui provoquerait cela même qui veut être évité, c'est-à-

⁹ *Id., ibid*, p. 337.

¹⁰ *Id., ibid*, p. 339.

dire que le collectif fonctionnerait comme un groupe où l'école prendrait la place de l'un en plus et serait l'objet commun d'amour reçu et/ou de haine qui viendrait garantir l'existence du groupe ;

– que de l'école cela ne s'institue pas — cela ne se fonde pas.

Le 8 mai 1994, lors de son assemblée constituante, l'École de psychanalyse Sigmund Freud reconnaît cet héritage et en relève le pari. Je cite :

Il y a du réel dans la passe du psychanalysant au psychanalyste et ce réel est précisément ce qu'une école se donne pour tâche de ne pas démentir dans sa formation. Pour des raisons historiques repérables, ce réel fut, par les deux premières générations d'écoles, spécifié d'un qualificatif : « freudien » ou « lacanien ». Adjectiver un nom propre n'est pas sans effets : le réel dont ce nom n'est qu'un tenant lieu se trouve dès lors revêtu des significations que le qualificatif comporte pour l'école qui s'en désigne.

Nous avons tenté de tirer un enseignement des expériences des deux premières générations d'écoles et considérons que, dans le moment de l'histoire du mouvement analytique qui est le nôtre, nous pouvons supporter le réel de l'expérience où sont enracinés les dires de Freud et de Lacan [...]¹¹

Pas du pari mais aussi pari fou : « pari aussi fragile et léger que l'état du père lorsque le passant touchant au pire [...] pas de fondateur : ni le transfert, ni des noms propres — bien qu'il y ait et de l'un et des autres, ce n'est pas ce qui fait appui ni socle...¹² » mais pari aux enjeux d'importance en ce que, par-delà la reprise de la procédure de la passe, il s'agit de la placer au cœur même de l'associatif en un nouage nouveau, mais aussi bien pari de soutenir la question de l'école dans la communauté lacanienne.

Il est évident que le pari ne consiste pas à soutenir la question de l'École de psychanalyse Sigmund Freud dans la communauté lacanienne — il y a lieu d'en conclure que ce qui est à soutenir, c'est une dimension d'école.

Il y a donc à cliver le terme d'école qui peut paraître dans une dénomination, dans un nom d'association et qui alors définit la particularité de cet associatif, sa texture, de sa dimension de signifiant dans ce qu'il a de déterminant en tant que fonction dans le discours ou la destinée du sujet de l'inconscient.

Marie Laure Susini terminait hier l'exposé de son travail en distinguant la personne et le sujet — une école serait constituée de sujet(s) de l'inconscient.

Si une école cela ne se décrète pas, cela ne s'institue pas (nous serions alors sur le versant des personnes), il y a des effets d'école.

Ce qui a été à l'origine de ce travail est l'éprouvé que je rencontre dans ce que nous appelons le deuxième collègue — temps 2 d'une expérience de nouage —, éprouvé qui consiste à oublier, dans le temps de travail, l'appartenance institutionnelle des uns ou des autres.

¹¹ « Texte de présentation de l'École de psychanalyse Sigmund Freud », publié sur le site de l'École <http://ecpsigf.free.fr>.

¹² S. Rabinovitch, « L'écart », *Carnets de l'EPSF*, n° 10.

Cela me porte à l'enthousiasme.

C'est justement dans le texte « Du sujet enfin en question¹³ » que Lacan reprend ce qu'il en est de l'enthousiasme sous la forme d'un rien d'enthousiasme.

Je dis « reprend », c'est une erreur, il faudrait dire « inaugure » ce qui sera repris dans l'introduction de *Scilicet*.

L'urgence de l'enthousiasme a pour fonction d'arracher l'affirmation à l'incertitude, avec le risque de la déception.

Dans la Poétique de l'Espace, Bachelard pose un principe qui résonne avec le rien d'enthousiasme lacanien : « Commençons par admirer — nous verrons bien ensuite s'il faudra, par la critique, par la réduction, organiser notre déception. »

Ce que « date » l'enthousiasme c'est, peut-être, un renouvellement de l'alliance avec la découverte de Freud, mais le vertige qu'il provoque c'est que ce renouvellement d'alliance est du registre d'une perte — puisque me rallier à la novation freudienne consiste à me reconnaître inscrite dans une structure linguistique par laquelle la vérité se barre et s'échappe. C'est se rallier à une position qui renonce, qui perd la sécurité du métalangage, c'est accepter l'impératif d'entrer dans un autre lieu qui révèle la non-présence à soi — qui se signe d'être lieu d'achoppement, de fêlure, de défaillance.

Singulier enthousiasme qui trace un a-venir qui précisément le dé-passe, qui organise sa propre déception — qui récuse l'autorité même de sa propre rhétorique.

¹³ J. Lacan, « Du sujet enfin en question », *Écrits, op. cit.*, pp. 229-236.

Ici s'inscrit cette *Spaltung* dernière par où le sujet s'articule au Logos, et sur quoi Freud commençant d'écrire, nous donnait à la pointe ultime d'une œuvre aux dimensions de l'être, la solution de l'analyse « infinie », quand sa mort y mit le mot Rien¹⁴.

¹⁴ *Id.*, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 642.